

De la fête à l'anti-fête : reconnaissance et construction de l'équivalence sémantique des chapitres IV et VII de Sylvie de Gérard de Nerval

Autor(en): **Geninasca, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **1 (1981)**

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248348>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DE LA FÊTE A L'ANTI-FÊTE

Reconnaissance et construction de l'équivalence sémantique des chapitres IV et VII de Sylvie de Gérard de Nerval

A la mémoire de Gérard Schaeffer

L'on a si souvent insisté sur le jeu des répétitions, des échos et sur la présence des symétries et des parallélismes qui caractérisent la « mécanique »¹ de *Sylvie*, qu'il paraît impossible d'y revenir sans provoquer aussitôt une impression de déjà dit.

Ce qui est demeuré dans l'ombre, en revanche, tant est grand, le plus souvent, l'empressement des commentateurs et des exégètes à mettre ces phénomènes de surface en relation directe avec les thèmes ou les motifs principaux de *Sylvie*, avec ce qu'on appelle le « contenu » de la nouvelle, c'est que ceux-ci ne sont pas spécifiques de l'écriture nervalienne, mais qu'ils relèvent plutôt de l'organisation paradigmatique des récits en général. Ils se retrouvent, à ce titre, au service d'autres thèmes, d'autres contenus, chez un Stendhal, un Balzac ou un Flaubert, par exemple.

L'étude qui suit porte sur la corrélation sémantique des chapitres IV et VII de *Sylvie*. Elle voudrait convaincre de la nécessité et de l'utilité qu'il y a à ne pas sauter les relais qui mènent de l'organisation du discours, de sa composition observable dans le texte, au réseau des contenus définissant le micro-univers sémantique² sous-jacent. Il s'agit, en d'autres termes, de réapprendre les vertus de la patience, celle qu'exige toute analyse subordonnée à la mise en place de procédures explicites — et donc communicables — d'analyse. Ce sera l'occasion de redécouvrir quelques principes parfois oubliés :

- la nécessité pour l'analyste de disposer, dans son travail, de modèles (modèles du discours, de la structure élémentaire de la signification, du récit minimal) ;
- le caractère systématique de la corrélation sémantique qui unit deux segments dont l'équivalence³ est, par ailleurs, indexée grâce à un faisceau d'index spécifiques ;
- le fait que les oppositions figuratives ne représentent pas le dernier mot du sens ou de la signification d'un texte. Lieu d'investissement des contenus, elles apparaissent comme des arguments identifiables par-delà les changements susceptibles d'affecter leur dénomination ou leurs prédicats. Leur ensemble

n'est pas, comme tel, systématique, il le devient, en revanche, à l'intérieur d'un discours-occurrence, où elles ont pour fonction de manifester, non pas des prédicats isolés, mais des traits — catégoriels ou fonctionnels — dont l'existence est purement relationnelle. Elles s'avèrent alors, en dépit de la distance que notre expérience quotidienne ou que notre savoir sur le monde établit entre elles, éminemment comparables.

Deux chapitres équivalents

Placés aux extrêmes — en position initiale et terminale — d'un groupe de chapitres dont les limites coïncident avec la phase durative du voyage que le héros-narrateur, Ego, entreprend vers l'*ailleurs* de la province, les chapitres IV et VII — de ce fait déjà, virtuellement équivalents — développent un thème semblable : le récit du souvenir d'une fête à laquelle Ego a pris part dans sa jeunesse, quelques années plus tôt.

« Pendant que la voiture monte les côtes, recomposons les souvenirs du temps où j'y venais souvent » (p. 248) ⁴. Dernière phrase du chapitre III, « Résolution », cet énoncé introduit le développement du chapitre IV où le héros évoque, pour commencer, une fête à Loisy, soit une donnée figurative en tout point comparable à celle qui oriente le voyage en cours.

L'arrivée à Loisy s'annonce à la fin du chapitre VII : elle coïncidera avec la fin de cette forme de communication à soi qu'est l'activité mnésique ou la rêverie. A l'approche de l'abbaye de Châalis, et des premières lueurs du matin, aux souvenirs maîtrisés, volontairement convoqués, et que l'on recompose, ont succédé, de manière inattendue et inquiétante, les souvenirs obsessionnels, au statut mal défini, qui envahissent le champ de la conscience :

Heureusement voici la voiture qui s'arrête sur la route du Plessis ; j'échappe au monde des rêveries, et je n'ai plus qu'un quart d'heure de marche pour gagner Loisy par des routes bien peu frayées. (p. 248)

Reconnaître, grâce aux index qui la manifestent, la comparabilité intratextuelle de deux unités discursives, revient à poser, entre celles-ci, une relation systématique d'équivalence sémantique.

Tout énoncé renvoie à un acte d'énonciation et pose, par là même, une triple référence à un *je-ici-maintenant*. Aussi organiserons-nous la mise en équivalence des chapitres IV et VII en fonction des composantes actorielle, spatiale et temporelle. Trois classes de contenus, par rapport auxquelles, d'ailleurs, Ego définit

explicitement, au chapitre IV, à l'intérieur d'une même phrase, sa situation :

Tout me favorisait d'ailleurs, l'amitié de son frère, l'impression charmante de cette fête, l'heure du soir et le lieu même où, par une fantaisie pleine de goût, on avait reproduit une image des galantes solennités d'autrefois. (p. 250)

Rapports sociaux et catégorisations des acteurs

L'opposition de Sylvie et d'Adrienne, dont le souvenir hante la mémoire du héros parisien, on le sait, s'inscrit à l'intérieur d'un espace social articulé en deux sous-populations que quelques notions d'histoire permettent de distinguer sans peine. Aux paysans agriculteurs et éleveurs, habitants des villages et des bourgs, à la religiosité empreinte de paganisme, dont le mode de vie reflète une organisation patriarcale de la société, s'opposent les nobles, autrefois guerriers, parfois encore chasseurs, propriétaires de « châteaux perdus dans les forêts », chrétiens et monarchistes.

Les deux fêtes évoquées, celle du Bouquet provincial, dite aussi « fête patronale » (chap. IV) et la « fête particulière » (chap. VII) instaurent entre ces groupes sociaux des rapports spécifiques et inverses, de conjonction et de disjonction.

La fête correspond à un ensemble de comportements sémantisés, indépendants de toute visée pragmatique immédiate : elle se présente comme le message qu'un acteur collectif s'adresse à lui-même. Elle est, en même temps, pour cet acteur, l'occasion de se constituer et de s'éprouver tel, dans l'acte même où il se propose ainsi à lui-même une image de sa « vision du monde », une élaboration spectaculaire de son système de valeurs, de son idéologie et de son axiologie ⁵.

Le message de la fête prend, dans le contexte de *Sylvie*, la forme d'un spectacle remémoré — qui met en jeu simultanément plusieurs sémiotiques, gestuelle, musicale, verbale — où les membres de la collectivité concernée remplissent, de manière syncrétique, ou en se les distribuant, les rôles d'acteurs et de spectateurs.

L'étude contrastive des chapitres IV et VII permet de dégager trois catégories définissant, de manière pertinente pour notre contexte, les rapports sociaux : l'axe, déjà reconnu, des conditions (paysan vs noble), l'axe des sexes (jeunes gens et jeunes filles) et celui des générations (parents et enfants).

Séparés par leurs rôles respectifs et distribués dans l'espace de la scène et celui de la salle, acteurs et spectateurs s'opposent encore, à Châalis, selon les axes des générations et des sexes. On apprend

peu de chose, certes, de la « nombreuse compagnie assise et gravement émue » qui assiste au spectacle, mais jeunes gens et parents sont exclus, en tout cas, de l'espace séparé — *sacré* — de la scène, où évoluent les « pensionnaires d'un couvent voisin ». Les paysans sont également bannis de l'espace essentiellement noble de l'abbaye.

Placée sous le signe de l'exclusion et de l'interdit, la fête particulière s'oppose en tout point à la fête patronale, de type traditionnel, qui se présente comme une durée caractérisée par les figures de la participation et de la totalisation, sociale et cosmique.

Tout au long de la journée consacrée à la Fête du Bouquet provincial, on assiste à l'intégration progressive des diverses classes et sous-classes sociales strictement disjointes, au cours de la fête nocturne à Châalis : des « jeunes gens appartenant aux vieilles familles » prennent place « dans le cortège rustique des compagnies de l'arc ». Avec le consentement des parents, qui se présentent comme l'instance donatrice virtuelle des filles « chacun prit place, les plus favorisés auprès des jeunes filles : il suffisait pour cela d'être connu de leurs parents » ; garçons et filles, jusque-là séparés, selon le rituel de la fête, en groupes fonctionnels distincts, communient à la table du banquet organisé dans une ruine moderne rajeunie.

Sans doute, chacun n'a-t-il pas accès au festin réservé aux vainqueurs des jeux d'adresse. Seuls les plus favorisés prennent place au côté des jeunes filles et le héros a la chance d'attraper, parmi les couronnes que disperse l'envol d'un cygne « l'une des plus belles ». Ces discriminations toutefois, qui ont pour effet de réduire sensiblement, à mesure que la journée avance et que se déroule le scénario de la fête, le nombre des participants, ne remettent pas en cause, pour autant, le mouvement de totalisation lui-même : le petit groupe des invités au banquet final suffit à manifester, de manière symbolique, la « coexistence des contraires », l'unité enfin reconquise.

Contrairement à ce qui se passe à Châalis, les sélections successives que l'on observe au chapitre IV ne recouvrent en aucune manière les dichotomies propres à la société. L'élection se fait selon le principe du concours (« les vainqueurs des jeux d'adresse furent conviés [...] »), en vertu du hasard (« nous rattrapons au hasard les couronnes, [...]. J'eus le bonheur de saisir une des plus belles »), compte tenu aussi des relations interindividuelles (« il suffisait pour cela d'être connu de leurs parents »).

Au régime de l'échange et du concours, qui définit les relations sociales, à l'intérieur d'une société totalisée, se substitue, de manière prévisible, quand on passe au contexte de la « solennité du pays », le régime de l'exclusion, de la non-communication des femmes, en un mot, de l'anti-échange.

Transfigurée par sa vocation, Adrienne n'est déjà plus une épouse possible pour le héros, non seulement parce qu'elle est « la petite-fille de l'un des descendants d'une famille alliée aux anciens rois de France » (p. 246), mais encore parce qu'elle est promise à Dieu.

« Pensionnaires d'un couvent voisin », les jeunes filles qui, séparées de l'espace de la salle, occupent seules celui de la scène, sont déjà, selon l'expression empruntée au *Marquis de Fayolle*, de « pauvres femmes mortes au monde » (p. 719), autrement dit, arrachées au circuit des échanges.

Durée particulière où se nouent et se dénouent les amours du héros-narrateur, les fêtes des chapitres corrélés, IV et VII, placées sous le signe d'un théonyme, Vénus Uranie ou Christ, manifestent ainsi deux « visions du monde », deux axiologies ou deux idéologies incompatibles.

Aux figures d'une activité entièrement vouée à assurer la permanence et la vie de la société s'opposent celles d'un faire destructeur porteur de mort.

Les représentations spatiales

La partition de la population en nobles et en paysans a pour image la division de l'espace en bois qui abritent des châteaux perdus et en terres cultivées parsemées de villages et de bourgs.

Dès le matin pourtant de la fête patronale, le territoire, le pays tout entier se trouve à la fois centré et parcouru : « — Le cor et le tambour résonnaient au loin dans les hameaux et dans les bois » (p. 244) ; habituellement associés aux activités meurtrières de la chasse et de la guerre, les sons du cor et les roulements du tambour préludent ici à la réalisation d'un procès de convergence pacifique et joyeuse : « De Chantilly, de Compiègne et de Senlis accouraient de joyeuses cavalcades qui prenaient place dans le cortège rustique des compagnies de l'arc ».

On ne saurait dire, en un tel jour, qui des « jeunes gens appartenant aux vieilles familles » ou des compagnons de l'arc qui se décorent « du titre de chevaliers », l'emporte sur les autres. Les uns sont, sans doute, les organisateurs de la fête, mais ils viennent s'inscrire dans le cortège rustique où les accueillent les « enfants de ces contrées ».

Le Valois apparaît, dans *Sylvie*, comme le lieu d'une quête, l'*ailleurs* où le héros parisien est appelé à affronter une épreuve. Cet espace dispose de son propre lieu de référence : c'est Loisy, le village de Sylvie, le lieu aussi de formation et de départ du cortège rustique,

qui remplit la fonction de *limite centrale*. S'écarter de Loisy pour s'en disjoindre, c'est aussi s'éloigner de Sylvie. C'est, en effet, par un mouvement centrifuge, que le frère de Sylvie, un soir, conduit Ego, à travers bois, par des routes peu frayées, sur le mode du déplacement rapide. L'excès de rapidité du déplacement est une des figures possibles de la discontinuité radicale : il peut exprimer le passage à un espace *autre*, qualitativement différent et disjoint de l'espace de référence. Virtualité d'une grandeur figurative dont l'actualisation se trouve ici doublement confirmée, par l'évocation du sabbat et par le caractère faiblement socialisé de l'itinéraire suivi, par des chemins mal identifiés, voire peu reconnaissables.

A l'expédition à deux, accomplie à l'enseigne de la clandestinité et qui brave un interdit, s'oppose le cortège collectif et rituel qui, par un procès continu et lent (le « lourd chariot », la « grande barque »), conduit l'« immense bouquet de la fête » jusqu'au centre de la table du festin.

La catégorie *central* vs *périphérique* caractérise l'opposition majeure des figures spatiales propres à chacune des deux fêtes. Qualitativement distincts, certes, au chapitre IV, les différents espaces — le pays avec ses bois, ses hameaux et ses bourgs, les eaux calmes de l'étang, la terre insulaire qui en occupe le centre — s'inscrivent dans le *continuum* d'un espace total, aux limites non définies, parcourable et parcouru.

Ce qui domine, dans l'espace de Sylvie, c'est le thème du passage continu. Le « temple ovale à colonnes », aménagé en salle de festin, est un espace à la fois ouvert et fermé : entre le dehors et le dedans, la transition est assurée sans que murs, portes ou fenêtres, ne s'interposent pour empêcher ou, inversement, pour assurer l'envol du cygne « vers les dernières lueurs du soleil ».

Ce sont, au contraire, la figure de la *limite périphérique* et la catégorie du *dedans* et du *dehors* qui caractérisent l'ensemble des figures spatiales de la fête à Châalis, dominée, nous l'avons vu, par le geste de l'exclusion. A la manière du temple ovale, l'ancienne abbaye voit sa position définie par rapport aux eaux d'un étang, mais elle en occupe, en sa partie extrême, la berge :

Cette vieille retraite des empereurs n'offre plus à l'admiration que les ruines de son cloître aux arcades byzantines, dont la dernière rangée se découpe encore sur les étangs, — reste oublié des fondations pieuses comprises parmi ces domaines qu'on appelait autrefois les métairies de Charlemagne. (p. 256)

A l'entrée du domaine, et sur la porte de la maison du garde, le regard du héros s'est arrêté sur la figure exhibée d'un « cygne éployé », à jamais arrêté en son vol. La catégorisation de l'espace

selon l'opposition *debors* vs *dedans* se retrouve à l'intérieur même de la maison du garde, où se multiplient les figures de l'espace fermé et cloisonné : hautes armoires, horloge dans sa gaine (p. 257), comme si nous avions à constater le résultat d'un procès involutif qui inverse le mouvement expansif que le vol du cygne sauvage prolonge et inaugure à la fois, à la fin du festin organisé sur l'île.

Un couplage figuratif

Le cygne, comme tel, n'appartient pas en propre au scénario festif, qu'il s'agisse de la fête traditionnelle à laquelle il se trouve intégré sous la forme d'une « surprise arrangée par les ordonnateurs de la fête », ou de la fête particulière à laquelle le lie un rapport circonstanciel de contiguïté : sa vue a frappé le héros à son arrivée.

Léon Cellier a vu dans ce cygne crucifié une sorte d'image dégradée, parodiée ou profanée du Christ :

Mais l'évocation du cygne immobilisé sur la porte contredit, nous le savons, le magnifique essor du cygne au chapitre IV. Cette évocation est du reste si brève qu'on peut hésiter sur sa signification exacte. Ce cygne aux ailes éployées figure-t-il sur une enseigne, sur une armoirie ? Pour ma part — et je me laisse assurément influencer par le poème des *Contemplations*, « *La Chouette* » — j'y vois un cygne mort fixé sur la porte les ailes étalées, un cygne crucifié, dont l'effet est de rabaisser à son état de Christ vaincu, le Christ vainqueur célébré dans la partie centrale ⁶.

Le cygne mort ne peut à la fois dénier la possibilité de l'envol et la victoire du Christ. Le couplage figuratif observé remplit une fonction bien précise dans l'économie du récit. Il permet au lecteur de poser entre les contenus des chapitres corrélés, IV et VII, une relation logique d'incompatibilité.

Fixé sur la porte de la maison du garde, en position limite externe, le cygne au vol arrêté apparaît, en effet, comme l'inverse exact du cygne qui prend son essor d'une corbeille située au centre de la table du festin. Il se donne à lire, alors, comme le préalable nécessaire au spectacle de l'esprit montant de l'abîme (p. 257). Tout se passe comme si l'on devait dénier l'envol du cygne sauvage avant de pouvoir asserter le règne du Christ vainqueur des enfers.

Le voyage à Cythère et le spectacle à Châalis sont l'un à l'autre comme la fête est à l'anti-fête. Les chapitres IV et VII articulent deux mondes possibles disjoints et incompatibles : deux religions et deux idéologies inconciliables, deux manières de penser et de vivre la relation à l'espace et au temps et les rapports humains.

A ce moment de la nouvelle, l'univers de Sylvie, dominé par la figure de Vénus Uranie, et celui d'Adrienne, soumis à la juridiction du Christ, paraissent bien inconciliables. La petite paysanne et la novice noble ne peuvent figurer, à coup sûr, dans le même espace et dans le même temps : il en résulte pour le Moi du héros — dont le cœur est « épris de deux amours simultanés » (p. 269) — une division, provisoirement du moins, insurmontable.

La forme du contenu

Faisons un pas de plus et situons-nous à un niveau de saisie plus abstrait : il est désormais possible de réinterpréter les résultats jusqu'ici obtenus à partir d'un modèle sémantique⁷ et de décrire en termes logiques ce qui assure la cohérence respective des deux ensembles de contenus entre lesquels le texte pose, nous venons de le reconnaître, une relation d'incompatibilité (contrariété ou contradiction).

Sémantiquement parlant, si l'on se réfère à un modèle de la structure élémentaire qui articule binairement les termes solidaires (liés par une présupposition réciproque) s vs s^* , l'opposition entre l'univers de la fête à Cythère et celui de la fête à Châalis correspond au contraste de ce que nous appellerons le *régime de conjonction*, caractérisé par la présence de figures réalisant les termes complexes (s et s^*) et d'un *régime de disjonction* (s ou s^*) chacun des traits catégoriels qualifiant des grandeurs antagonistes. Au temple à colonnes, à la fois ouvert et fermé, s'oppose, nous le savons, la salle ouverte à quelques familles nobles où se donne le mystère.

La suite ininterrompue, au chapitre IV, des déplacements successifs qui mènent d'un sous-espace à un autre, à l'intérieur d'un *continuum* spatial, est interprétable comme l'expression figurative de la sommation des traits catégoriels liés aux différents espaces parcourus. Les choses et les êtres qui accomplissent le parcours de la fête — les ordonnateurs de la fête à laquelle Ego a participé ont prévu un double prolongement au parcours rituel du « lourd chariot, traîné par des bœufs » (p. 244), vers l'île et vers le ciel — jeunes filles, compagnons vainqueurs, bouquet provincial, s'enrichissent progressivement de nouveaux prédicats. Il appartient au cygne véhiculé tour à tour sur un chariot, sur une barque, s'arrachant enfin à la terre, de manifester, *in extremis*, le sens secret de la fête : « Voyage à Cythère » se donne à voir comme la progressive réalisation de la *coincidentia oppositorum* et à lire comme la forme dynamique d'une totalisation en cours. Il suffira d'en nier les termes pour obtenir le spectacle d'une exclusion irréversible et réalisée, offert aux spectateurs de la fête particulière.

Représentons sous la forme d'un tableau les principales opérations qui assurent la cohérence et la signification des représentations spatiales propres au chapitre IV :

niveau des oppositions catégorielles	
niveau des grandeurs figuratives	<p> $\frac{\text{/terre/} \text{ ————— } \triangleright \text{/eau/}}{\text{« bourgs... »} \quad \text{« étang »}}$ $\frac{\text{/terre aquatique/} \text{ ————— } \triangleright \text{/ciel/}}{\text{« île »} \quad \text{« lueurs... »}}$ $\frac{\text{(s2 + s2*)} \quad \text{(s1*)}}{\text{\{ (s2 + s2*) + s1* \}}}$ </p>

Le signe $/+ /$, placé entre les termes solidaires d'une catégorie signifie la constitution d'un terme complexe alors que la flèche horizontale indique l'opération elle-même de sommation des traits (figurativement représentée, dans le texte, par un procès de déplacement orienté). La présence d'une flèche partiellement pointillée signale le caractère inachevé, non réalisé, du déplacement : le vol du cygne étant évoqué en sa phase initiale, le texte ne nous fournira pas d'équivalent figuratif du terme complexe terminal, que le dernier déplacement est censé réaliser.

Inaccessible aux humains, le ciel s'oppose à l'île — cette terre aquatique — comme un ailleurs particulier sorte d'espace transcendant réservé à la divinité, Vénus Uranie. Considéré dans son ensemble, le parcours de la fête se présente désormais comme un processus orienté de décentrement et de recentrement successifs. Lieu où se réalise et d'où l'on perçoit la convergence des cavalcades joyeuses, Loisy devient le point de départ vers l'ailleurs insulaire. Là, dans un temple ovale à colonnes, se retrouve et se constitue, représentative de la société globale, la communauté des convives : du centre même de la table du festin s'élève enfin, pour un dernier parcours, un cygne dont le vol vigoureux s'oriente vers le ciel où déjà décline la lumière solaire. Ainsi s'amorce le mouvement destiné

à conjoindre l'espace géographique à l'espace ouranien, tandis que s'actualise, dans l'espace et le temps privilégiés de l'île et de la fête, à l'insu même des protagonistes, le programme amoureux de la divinité lointaine : les couples se forment, sous le regard des parents consentants les jeunes gens s'emparent des couronnes dispersées par le cygne pour en couronner leur voisine et élire une compagne.

Deux conceptions du temps et de l'histoire

L'organisation de la dimension temporelle est, ainsi qu'on pouvait le prévoir, isomorphe à l'organisation déjà décrite de la dimension spatiale.

Nous retrouvons, manifestée par les figures temporelles, l'opposition des régimes de conjonction et de disjonction qui définit l'opposition dominante des univers respectifs de la fête du Bouquet, de Sylvie et de Vénus Uranie d'une part, d'Adrienne, de la fête particulière et du Christ, de l'autre.

Il ne sera pas trop difficile, par ailleurs, de montrer comment s'établit la correspondance terme à terme, entre les représentations spatiales déjà mises en place et les traits encore à définir des représentations temporelles.

A la figure d'une totalité spatiale dans le *continuum* de laquelle s'inscrivent des sous-espaces discrets, à la fois ouverts et fermés, correspond celle d'une totalité temporelle articulée en durées qui s'enchaînent l'une l'autre : c'est ainsi que se trouve assurée dans le temps la permanence du *même* en dépit du surgissement de l'*autre*. Tel est bien, en effet, le thème associé explicitement, dès la fin du premier chapitre de *Sylvie*, à la récurrence indéfinie des fêtes du Bouquet provincial :

Un lourd chariot, traîné par des bœufs, recevait ces présents sur son passage, et nous, enfants de ces contrées, nous formions le cortège avec nos arcs et nos flèches, nous décorant du titre de chevaliers, — sans savoir que nous ne faisons que répéter d'âge en âge une fête druidique, survivant aux monarchies et aux religions nouvelles. (p. 244)

L'envol du cygne qui s'élançe d'un point central réalise une figure temporelle complexe qui articule les traits aspectuels *terminativité* (« vers les dernières lueurs du soleil ») et *inchoativité* (l'envol coïncide avec la phase initiale du vol).

Fin du jour et fin du banquet coïncident. Mais la fête, en sa dernière phase, culmine doublement en un envol vigoureux et en une élection acceptée, manifestation muette d'un contrat amoureux virtuel :

J'eus le bonheur de saisir une des plus belles, et Sylvie, souriante, se laissa embrasser cette fois plus tendrement que l'autre. Je compris que j'effaçais ainsi le souvenir d'un autre temps. Je l'admire cette fois sans partage, elle était devenue si belle ! [...] Je ne pus m'empêcher de lui dire combien je la trouvais différente d'elle-même, espérant couvrir ainsi mon ancienne et rapide infidélité. (p. 250)

Par rapport au destin individuel d'Ego, la fête est l'occasion d'un retour à Sylvie. Le souvenir inhibiteur du baiser donné à Adrienne est effacé : le passé antérieur retrouvé, mais embelli, l'avenir s'enrichit des promesses du bonheur. A la totalisation de l'espace répond, naturellement, celle de la durée : le présent de la fête renoue avec un passé que l'on croyait perdu et prélude à l'avenir.

Moment pivotal vs moment de rupture

Moment pivotal et moment de rupture sont les correspondants, dans l'ordre du temps, des limites centrale et périphérique de la dimension spatiale. Ils caractérisent respectivement la fête patronale et la fête particulière.

Nous appellerons « pivotal » (reprenant ainsi une dénomination que Nerval applique à la treizième heure⁸) le moment qui conjugue — à la manière de la limite centrale — les traits complémentaires, solidaires, d'une catégorie. Si la limite centrale a pour propriété d'articuler l'*ouvert* et le *fermé*, il appartient au moment pivotal de combiner les traits aspectuels *terminativité* et *inchoativité* : un procès en train de s'achever, donne lieu, par un mouvement enchaîné, à un autre qui débute.

Au moment pivotal s'oppose le moment de rupture. Equivalent temporel de la limite périphérique, qui détermine la disjonction du *dehors* et du *dedans*, celui-ci résulte de l'application de la catégorie temporelle *antériorité* vs *postériorité* à deux états (à deux durées) sémantiquement disjoints.

L'événement qui détermine la rupture est la manifestation figurative d'une opération double, de dénégation et d'assertion, qui a pour effet de poser une relation d'incompatibilité logique entre les termes des catégories en jeu. Figures d'intolérance et d'exclusion, la Saint-Barthélemy, dont c'est le soir, et le Jugement dernier, que l'on représente à Châalis, manifestent, dans le contexte de la fête particulière, cette proposition qu'il n'est pas d'assertion de l'*autre* sans dénégation préalable du *même*.

Ce qu'on appelle le temps apparaît alors dans une perspective d'accompli comme une durée comprise entre une limite initiale

(elle-même placée sous le signe de l'achèvement et de la mort) et une limite ultime, qui coïncidera avec la fin de l'histoire, l'anéantissement de la création et la victoire définitive du Christ sur les enfers.

La fête du Bouquet provincial n'a pas pour seule fonction de signifier — elle garantit de surcroît — la permanence du *même*, par-delà les changements irréversibles de l'histoire. La fête particulière, pour sa part, ne peut que commémorer ou évoquer les événements décisifs (accomplis ou attendus) qui marquent les limites extrêmes de cet espace de temps par rapport auquel elle fait sens.

Les modes de la communication humaine

Une fois les dimensions de l'espace et du temps réinterprétées à un niveau de saisie plus abstrait, celui des relations prévues par le modèle de la structure élémentaire de la signification, le moment semble venu de reprendre, pour la reformuler en termes de syntaxe narrative, la question des relations interindividuelles propres aux deux univers que l'équivalence indexée des chapitres IV et VII nous a permis d'opposer, compte tenu du mode de conjonction ou de disjonction des termes catégoriels qui les caractérise.

Le rapprochement des idéologies placées sous la dépendance respective d'un principe féminin et d'un héros divin masculin (figures habituelles du destinateur transcendant) permet de reconnaître, prises en charge par un seul et même récit qui les articule, les deux structures antithétiques — contractuelle et polémique — de la communication humaine⁹.

C'est ainsi que les figures de la paix, du contrat, du don et de l'échange d'une part, celles de la guerre, de l'extermination ou de l'appropriation violente, de l'autre se trouvent distribuées respectivement dans l'univers de Vénus et de Sylvie, caractérisé par un processus en cours de médiation progressive, et dans celui du Christ et d'Adrienne, où chaque différence donne lieu à une opposition insurmontable.

Le dernier acte du « Voyage à Cythère » et la scène allégorique jouée à Châalis correspondent à deux réalisations distinctes — liées à deux classes de récits incompatibles — de la troisième et dernière séquence (sanction et rétribution) du schéma narratif canonique¹⁰.

La sanction, on le sait, porte sur la reconnaissance de la conformité, ou de la non-conformité par rapport au système des valeurs dont le Destinateur reconnu est le garant, de l'être ou du faire d'un acteur. Elle est normalement suivie d'une rétribution correspondante, positive ou négative.

Les couronnes florales (chap. IV) et l'épée flamboyante (chap. VII) forment, à cet égard, un couple de figures emblématiques. Les unes permettent aux jeunes gens invités au festin d'actualiser, à tout le moins sur le mode du simulacre, l'élection d'une épouse, l'autre, brandie par un esprit monté de l'abîme, renvoie à l'exécution accomplie d'une condamnation au non-être.

Le spectacle présenté, un soir de Saint-Barthélemy, à une assemblée grave et émue n'est pas sans opposer quelque résistance aux efforts de l'analyse. Il n'est véritablement lisible que si l'on prend soin de distinguer, à travers l'allégorie, une double dénégation et une double assertion corrélatives : admirer le Christ en gloire c'est, en effet, rejeter — afin de poser la vérité des valeurs célestes — les valeurs de l'abîme et reconnaître, par ailleurs, comme juste la sanction prononcée contre le monde (il appartient à l'ange de la mort de définir « les causes de sa destruction »). Le Christ est ainsi, à la fois et simultanément, le vainqueur des enfers (de l'anti-Destinateur) et le juge qui a prononcé contre la création un arrêt d'anéantissement.

Dieux et humains

D'un univers à l'autre changent les représentations de la vie sociale, de l'espace et du temps, mais aussi la nature de la relation de l'« immanence » (espace ou domaine des Sujets) et de la « transcendance » (espace ou domaine en principe inaccessible aux humains et réservé au Destinateur divin).

L'envol du cygne amorce la conjonction de l'ici-bas (terrestre et aquatique) avec le ciel, alors que le Jugement dernier achève, inversement, de disjoindre l'espace des anges et celui du monde détruit.

Homologuées, au chapitre IV, la catégorie *haut vs bas* et l'opposition de l'immanence et de la transcendance se retrouvent, mais dissociées, au chapitre VII, où l'axe de la verticalité, tout entier projeté dans l'espace transcendant, sert à opposer le ciel et les enfers, les espaces surnaturels spécifiques du Destinateur et de l'anti-Destinateur divins. Les enfers (qu'on se gardera d'identifier avec l'espace du « globe éteint ») sont l'expression toponymique d'une divinité dont les prédicats, catégoriels et fonctionnels, pourraient bien recouvrir ceux de la « sainte de l'abîme », la sainte qui apparaît à l'énonciateur, au dernier vers d'*Artémis*, comme la garante du sacré.

On ne saurait, en effet, définir le domaine de l'immanence par rapport aux structures polémiques et au régime de la disjonction sans postuler aussitôt l'existence d'une articulation semblable du domaine de la transcendance. Au Destinateur unique de l'univers

totalisateur (on évoquera ici « la triple personnalité de la déesse de Cythère »¹¹, céleste, terrestre et souterraine) s'opposent nécessairement, dans l'univers de la rupture, un Destinateur céleste et un anti-Destinateur infernal.

Si l'opposition radicale du dedans et du dehors, des familles conviées au spectacle et des autres, les intrus virtuels, a pour corrélat, dans le domaine de la transcendance, l'incompatibilité des Destinateurs antagonistes, la distance absolue qui sépare la scène où se joue un « mystère des anciens temps » et la salle où siège une « compagnie gravement émue », est une figure, dans l'ici-bas, de la disjonction réalisée de la transcendance et de l'immanence.

Toute conclusion serait, à ce point de l'analyse, prématurée. La mise en équivalence de deux chapitres permet tout au plus d'élaborer, à titre provisoire et sous réserve de vérification, les éléments d'un modèle descriptif du récit dans son ensemble. C'est ainsi, par exemple, que les fêtes de la province appartiennent à la classe des figures du spectacle et qu'elles doivent, par conséquent, s'articuler avec les figures du théâtre, liées au personnage de l'actrice parisienne.

La prise en compte des figures de l'énonciation, jusqu'ici délibérément laissées hors champ, détournerait l'attention du contenu des souvenirs racontés au profit des modalités de leur production ou de leur surgissement : on s'aviserait alors qu'aux deux sortes de souvenirs, les uns maîtrisés — recomposés — les autres de caractère obsessionnel, correspondent deux types d'illusions (objective et bénéfique ou subjective et perturbatrice de la relation au « réel »), mais aussi deux modes de la signification. Les chapitres IV et VII de *Sylvie*, auraient entre autres, pour fonction, d'opposer deux poétiques, en apparence incompatibles, entre lesquelles la nouvelle aurait pour charge d'opérer une médiation.

Une fois parachevée la superposition paradigmatique de « Voyage à Cythère » et de « Châalis », le moment serait venu de réintroduire l'axe syntagmatique de la lecture et, du même coup, la dimension narrative du discours. Il n'est pas indifférent que les souvenirs de la solennité nocturne *viennent après* ceux de la journée du Bouquet provincial et qu'ils précèdent immédiatement le retour à Loisy, où le jeune Parisien espère arriver à temps pour participer aux festivités dont il a lu l'annonce dans le journal.

On pourrait enfin élargir le débat et, après avoir mené à terme un exercice de comparaison intratextuelle, s'interroger sur les conditions de la comparaison intertextuelle.

En se rapportant à la *Lettre à Mr. d'Alembert sur les spectacles*, le lecteur sera peut-être surpris de constater à quel point les termes du parallèle explicite, établi par Rousseau, entre les « fêtes publi-

ques » et les « spectacles exclusifs » recouvrent les oppositions que l'équivalence de deux chapitres disjoints d'une autobiographie fictive nous a permis de dégager ¹².

D'un texte à l'autre, le rapport semble assuré par la médiation de données figuratives fort proches, semblablement distribuées par paires et manifestant les mêmes catégories spatiales et les mêmes structures de communication sociale. Mais si l'opposition de la fête et du théâtre est le but affiché d'un discours polémique et engagé, celle de la fête traditionnelle et de la fête particulière, qui lui correspondent, n'est qu'un élément de la signification d'un récit dont le contenu topique reste encore à définir.

Jacques Geninasca

Université de Zurich

NOTES

- ¹ L'expression est inspirée d'une récente — et importante — étude de Ross Chambers consacrée à « La narration dans *Sylvie* » (*Poétique*, n° 41, février 1980, p. 22-38). Selon Chambers « l'horloge sera[it] dans *Sylvie*, le modèle fondamental du récit » (p. 27). Aux lectures de *Sylvie* mentionnées par Chambers (p. 23, note 7), j'ajouterai deux titres : Ross Chambers, *Gérard de Nerval et la poétique du voyage*, Corti, 1969 ; Gérald Schaeffer, *Une double lecture de Gérard de Nerval*, Les Illuminés et les Filles du Feu, Neuchâtel, La Baconnière, 1977.
- ² On se reportera à l'entrée « Univers » de *Sémiotique*, dictionnaire raisonné de la théorie du langage, de A.J. Greimas et J. Courtés, Hachette, 1979.
- ³ Sur la question de l'équivalence sémantique, de deux unités discursives, voir mon étude « Mise en clair des messages, analyse du récit et analyse du discours poétique », in *Le Lieu et la formule*, hommage à Marc Eigeldinger, Neuchâtel, La Baconnière, 1978, aux pages 227 et 228.
- ⁴ Les renvois se rapportent à l'édition de La Pléiade (Gérard de Nerval, *Œuvres*, I, Gallimard, 1966).
- ⁵ « Axiologie » et « idéologie » sont pris au sens technique, limité, défini par A.J. Greimas et J. Courtés dans *Sémiotique*.
- ⁶ Léon Cellier, *De « Sylvie » à Aurélia*, structure close et structure ouverte, Minard, 1971, Archives des Lettres modernes, 131, p. 19-20.
- ⁷ Sur ce modèle, distinct du « carré sémiotique », voir mon article « Solidarité vs (compatibilité ou incompatibilité) », dans *Le Bulletin*, publication du Groupe de recherches sémio-linguistiques de l'EHESS, n° 17, mars 1981, p. 28-31.

- ⁸ Je me réfère à la glose manuscrite du premier vers d'« Artémis » (manuscrit Paul Eluard) : « La XIII^e heure (pivotale) ». Voir aussi J. Geninasca, *Analyse structurale des Chimères de Nerval*, Neuchâtel, La Baconnière, 1971, p. 111-113.
- ⁹ Voir A.J. Greimas et J. Courtés, ouvrage cité, article « Polémique », p. 284.
- ¹⁰ *Ibid.*, p. 244-247, article « Narratif (Schéma ∞) ».
- ¹¹ G. de Nerval, *Œuvres*, t. II, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1956, p. 81.
- ¹² Voici, pour la commodité du lecteur, le passage de la *Lettre* le plus immédiatement concerné :

QUOI ! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République ? Au contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent et de former entre eux les doux liens du plaisir et de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer et de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons-en davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs et immobiles dans le silence et l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes [240] images de la servitude et de l'inégalité. Non, Peuples heureux, ce ne sont pas là vos fêtes. C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler et vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui sent la contrainte et l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres et généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocents Spectacles ; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puisse éclairer.

MAIS quels seront enfin les objets de ces Spectacles ? Qu'y montrera-t-on ? Rien, si l'on veut. Avec la liberté, partout où regne l'affluence, le bien-être y regne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes ; faites que chacun se voie et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis.

Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux des [241] anciens Grecs : il en est de plus modernes, il en est d'existens encore, et je les trouve précisément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues ; des prix publics ; des Rois de l'arquebuse, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissemens si utiles et si agréables ; on ne [242] peut trop avoir de semblables Rois.

Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à Mr d'Alembert sur les spectacles*, éd. critique par Michel Fuchs, Lille/Genève, Giard/Droz, 1948, Textes littéraires français, p. 168-169.